



© Stéphane Trapier

## Divino Amore

[Théâtre -  
Spectacle musical]

Lieu :  
Théâtre du Rond-Point  
- Paris

Dates : du 09 Novembre  
2007 au 31 Décembre 2007

Mise en  
scène d'Alfredo  
Arias -

### Présentation

Le Christ peut-il apparaître sur la scène d'un théâtre ? A notre connaissance, cela ne s'est pas encore vérifié. Et pourtant il y a eu à Rome dans les années 1960-70, une troupe théâtrale d'Origlia Palmi persuadée qu'à travers ses représentations de drames comme 'Salomé' ou 'La Vie de Sainte Bernadette Soubirous', elle pouvait convoquer sur scène la présence divine. A chaque fois, leurs tentatives avaient le don de provoquer dans le public l'hilarité générale. Touché par cette naïveté, cette religiosité de bric et de broc, Alfredo Arias se souvient avec 'Divino Amore' de ces représentations insensées. Il fait revivre ce théâtre bancal aux artifices surprenants, loufoques, mais servi par une foi inébranlable, drôle à son corps défendant, un peu à la façon des films du réalisateur de séries B, Ed Wood. Au bord du gouffre, sur le fil du rasoir, c'est une fantasmagorie de pacotille foisonnante et déjantée, une ode à tous les égarés de la terre et de l'univers, vrillée et vibrante, chaleureuse et désopilante.

Livret de Alfredo Arias et René de Ceccatty

Mise en scène d'Alfredo Arias

Avec Marilù Marini, Genaro Cannavacciuolo, Sandra Guida, Antonio Interlandi

**La critique**  par Mathieu Laviolette-Slanka

Sous une forme burlesque, c'est l'essence même du théâtre, et donc de l'homme, que le metteur en scène de 'Divino Amore' convoque pour lui rendre hommage - une révérence iconoclaste, il va sans dire. Perruques démesurées, décor kitchissime : autant d'éléments fondateurs du théâtre d'Alfredo Arias que l'on retrouve avec plaisir, mais qui prennent ici une signification particulière. Car même si elle était huée et moquée dans les années 1960 par un public romain hilare, la troupe du théâtre de Borgo Santo Spirito, trame de l'écriture de 'Divino Amore', n'en appartenait pas moins à cette race de fous qui croyaient que la représentation théâtrale transcende la vie et, par l'apparition du divin, permet également de s'opposer à la mort. Un principe dans lequel le maître brésilien ne pouvait que se reconnaître. Chantre de l'imaginaire, il n'a jamais dévié de son éthique : monter un art populaire de l'espoir, accessible à tous, trop farcesque pour être véritablement drôle, mais profondément humain.

Pour mener à bien cette entreprise de salubrité publique, Arias a convoqué une équipe exceptionnelle. Marilù Marini, géniale en nonne nostalgique de son passé de comédienne, ainsi que le duo Sandra Guida / Alejandra Radano, aussi bien à l'aise dans la peau d'une Salomé baroque et lubrique que dans celle d'une diva disco fantasmée. Antonio Interlandi reste plus incertain dans la maîtrise du "surjeu", mais la réunion de ces quatre caractères complémentaires emporte l'adhésion immédiate.

Chaque rire dissimule une larme amère, et tout est là : inspiré des tubes classiques italiens et des plus beaux morceaux disco, le spectacle côtoie le pathétique sans jamais y sombrer, à la manière des travestis, symboles de la fête éternelle et d'une profonde souffrance intime à la fois. On pense à Copi, à Almodovar également, autant de peintres illustres qui ont illuminé les écrans et les scènes de leur triste joie pour mieux saluer l'homme à bout de souffle, mais debout, résistant.